

Hyperréalistes canadiens

Les hyperréalistes canadiens sont des peintres d'un grand sérieux qui possèdent une connaissance approfondie des techniques et des méthodes traditionnelles. Leur recherche de la perfection a quelque chose d'implacable. Ils font voir ce qu'aucune photographie ne montre : chaque brin d'herbe dans un champ, chaque nœud d'un piquet de clôture, chaque pli d'un vêtement. La lumière les retient autant que la perfection du dessin. Parfois le tableau baigne dans une sorte de brume, comme chez Colville et chez Pratt, tamisant le jour sans pour cela noyer les contours et les détails, qui demeurent au contraire figurés avec une extrême minutie (voir, par exemple, *Pacific* (1967), d'Alex Colville, ou *le Lynx* (1965) de Christopher Pratt). Parfois les halos et les brillances d'un éclairage qui met en relief les moindres détails font penser à Vermeer (voir, par exemple, *Fille au piano* (1972) de D.P. Brown, et presque tout Ken Denby) (1).

L'amour du métier

L'exigence du travail bien fait apparente ces artistes à des artisans. Certains d'entre eux se servent presque exclusivement du vieux procédé de la détrempe à l'œuf, délaissé depuis quatre cents ans. Brown prépare ses pâtes, composées de pigments en poudre, d'eau et de jaune d'œuf, selon ce procédé de très ancienne tradition et travaille en utilisant de petits pinceaux de martre rouge pour appliquer le pigment résultant du mélange sur un fond dur de plâtre blanc. Il prépare lui-même ses fonds : en général, il étend cinq ou six couches dont chacune est polie au papier de verre et à la toile émeri, puis il procède à un essuyage avec un mouchoir de coton humide. La surface obtenue est aussi lisse qu'une plaque de marbre. Forrestall a, lui aussi, adopté il y a sept ans ce procédé séculaire, à cause, dit-il, de sa luminosité et de son opalescence et aussi de la "vie organique" qu'il permet de donner à la peinture. Quant à

Denby, il est devenu un virtuose de la détrempe à l'œuf. Il sait tirer du procédé une très grande variété d'effets. On peut s'en rendre pleinement compte dans son *Portrait d'un gardien de but* (1972) où sa technique atteint sa plus grande complexité et où le peintre parvient à donner à l'image figurant un gardien de but de hockey masqué et caparaçonné une tension extraordinaire, celle même d'un homme seul et vulnérable

des scènes quotidiennes, une réalité journalière et somme toute heureuse qu'il fait baigner dans une atmosphère très personnelle, un peu tendre et un peu triste.

Christopher Pratt, homme de Terre-Neuve, artiste au métier sûr et lent, est le plus dépouillé et le plus austère des peintres canadiens de la nouvelle tendance. Ses peintures, à la lumière voilée, sont presque monochromes. Il



Ken Danby, *Chope*, 1966

qui bande son esprit et ses muscles pour faire face. Denby est probablement le plus puissant des peintres réalistes canadiens. Il est aussi celui qui s'attache le plus à la représentation de l'homme (des adolescents surtout), qu'il préfère à celle du paysage. Bien qu'installé dans un moulin et peignant des scènes qui ont souvent pour cadre la campagne avoisinante, c'est le moins rural des hyperréalistes canadiens, et aussi le moins serein.

Une place particulière doit être faite à Alex Colville et à Christopher Pratt. Colville est aujourd'hui considéré comme un précurseur. Il a été le premier, en effet, dans un climat artistique assez hostile à la peinture de chevalet, à poser sans bruit et sans souci de faire école les bases du nouveau réalisme. Avec une maîtrise technique remarquable qui, par sa subtilité, peut faire penser à Seurat, il peint des paysages calmes,

peint avec prédilection des formes architecturales, en particulier les maisons de bois de Terre-Neuve, dont il retient surtout les verticales et les horizontales, et toujours le rectangle des fenêtres ouvertes sur la mer. Il ne refuse pas le détail, soigneusement reproduit, mais il repousse l'anecdote, le narratif. En peignant les maisons de son île, il donne au particulier la dimension de l'universel. *Le courant du Labrador* (1973) apparaît comme le jalon le plus avancé de cette marche vers le dépouillement : il ne reste que le ciel, un grand rectangle gris et, presque du même ton, la mer découpée en grandes bandes horizontales qui continuent le ciel et se mettent lentement à frissonner à mesure qu'elles s'en éloignent. Quand on supprime la narration, la réalité, qui ne laisse plus voir que sa structure et sa lumière, devient abstraite. ■

1. On a pu voir en février et mars derniers, à Paris, une exposition consacrée à l'hyperréalisme canadien (Centre culturel canadien) et une exposition consacrée aux hyperréalistes américains et européens (Centre national d'art contemporain).